Document généré le 16 avr. 2024 21:32

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Histoire de la littérature populaire au Québec

Claude-Marie Gagnon et Denis Saint-Jacques

Numéro 15, octobre–novembre 1984

Les littératures « fast food »

URI : https://id.erudit.org/iderudit/20213ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gagnon, C.-M. & Saint-Jacques, D. (1984). Histoire de la littérature populaire au Québec. *Nuit blanche*, (15), 44–45.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

histoire de la littérature

Nous laisserons la culture des aborigènes aux anthropologues, celle des défricheurs aux folkloristes, ainsi du reste que celle des forestiers, trappeurs et draveurs, et ferons commencer notre histoire avec l'industrialisation et l'urbanisation massive. La littérature populaire doit attendre que les gens du peuple sachent lire et qu'ils aient la possibilité de le faire par divertissement. Cela arrive avec l'instruction publique généralisée, le développement de la presse moderne et l'amélioration de l'éclairage dans les villes. Alors, au Québec, accompagnant la floraison du burlesque, la naissance du cinéma, et bientôt celle de la radio, pointent des stratégies pour conquérir le marché industriel de la lecture.

PREMIERE PARTIE

L'Orpheline de la rue Mignonne

par

UBALD PAQUIN

I

Le 18 mai mil neuf cent..., deux voyageurs descendirent de voiture devant le numéro 45 de la rue Mignonne. Le plus petit des deux solda la course, en y ajoutant un généreux pourboire, et recommanda au cocher de revenir dans une heure pour les conduire à la gare Viger où ils devaient prendre le 5,25, "Train Eclair" comme on l'appelait, à destination de Québec.

Une fois sur le trottoir, les deux hommes demeurèrent quelques instants sans parler, semblant indécis de ce qu'ils allaient faire.

Ils formaient ensemble un contraste des plus marquants. L'un était de taille moyenne, massif, large des épaules, avec des bras

La *pulp literature* américaine apparaît aux étalages des marchands et les feuilletons français s'assurent une place dans les journaux. Les défenseurs de la culture nationale ne laissent pas bien entendu ces opérations impérialistes sans réplique. Défensivement, le clergé stigmatise et censure les «lectures dangereuses» et, offensivement, il promeut une littérature nationale plus conforme à la «vraie nature du peuple canadien-français». Cela donne entre autres une relance des «vies de saints», pour lesquelles on trouve bientôt de pieux sujets québécois allant des «saints martyrs canadiens» à Gérard Raymond et de Kateri Tekakwitha à d'innombrables religieuses dont la canonisation favoriserait la communauté d'origine. Ces héros et ces héroïnes devant demeurer des êtres d'exception, il faut d'autres modèles à proposer au peuple pour le garder éloigné des tentations aliénantes de la ville. Car nous nous trouvons à l'heure du grand combat réactionnaire de l'Église québécoise contre le capitalisme protestant et anglais. Les clercs ne s'y trompent pas; le défi est économique, il faut employer les bras et nourrir les bouches. Ils proposent alors à leurs ouailles l'aventure de la colonisation agricole, que vient appuyer le «roman du terroir». Malgré les prêches, les remises de bons livres en prix scolaires et l'oeuvre des bibliothèques de paroisse, ni cette littérature, ni le mythe qu'elle s'acharne à défendre ne réussiront. Le salaire même incertain et modeste des villes attire plus que la misérable autarcie paysanne. Le roman du terroir ne sera pas populaire.

Un public de dix mille lecteurs

Fallait-il donc abandonner les citadins à l'édition étrangère? Non, le petit capital québécois allait

populaire au Québec

relever le gant. Si *La Presse* présentait déjà l'exemple d'un grand journal de masse, il n'y avait pas de raison qu'on n'arrive à produire ici des livres populaires. Au début des années vingt, un jeune éditeur, Édouard Garand, se lance à l'assaut du marché de la lecture de masse avec un produit tenant à la fois du livre et du journal: publication mensuelle d'environ quatre-vingt pages, imprimée en colonnes sur papier journal, couverte en papier glacé et mise en circulation dans le circuit de distribution des périodiques pour le grand public. Le roman en fascicules québécois était né.

La fortune sanctionne l'entreprise, qui se maintiendra jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale et touchera un public de dix mille lecteurs, suivant les estimations les plus sûres. Voilà pour le Québec de l'époque une réussite incomparable! Et pourtant, les textes proposés paraissent parfois mal appropriés au consommateur visé. Garand offre par exemple une collection «théâtre canadien» qui, alimentée principalement par des auteurs de radio-romans tels Henri Deyglun, n'en propose pas moins un genre de lecture trop spécialisé. Mais la collection «roman canadien» touche mieux la cible: Alexandre Huot lui fournit des policiers, Madame Emma Bourgeois-Lacerte des récits sentimentaux, Ubald Paquin des romans psychologiques et, si Joseph-Octave Lebel signe de son nom des romans du terroir, il obtient sous le pseudonyme de Jean Féron les plus grands succès de la collection avec de nombreux romans historiques rappelant l'âge héroïque du régime français. Si terroir et introspection psychologique renvoient aux oeuvres légitimes d'alors, les autres genres conviennent bien au créneau «populaire». L'ensemble baigne dans une idéologie *Action française* dont le ton optimiste jurera de plus en plus avec l'évolution de la grande crise des années trente. Jean Féron tiendra plus longtemps que les autres, mais avec la guerre de 39-45 l'entreprise s'éteint.

Toutefois, la formule du roman en fascicules ne tombe pas en quenouille. Alors que Garand cesse ses activités, Alexandre Huot se trouve un associé pour fonder un journal, *Le Bavard*, qui donnera naissance aux éditions *Police-Journal*. Et cette nouvelle maison prend le relais sous la gouverne des frères Lespérance; le roman populaire québécois va y trouver sa réussite la plus célèbre. les *Aventures étranges de l'agent Ixe-13, l'as des espions canadiens*, mais aussi celle des *Aventures policières d'Albert Brien, détective national des Canadiens français*, celle des *Plus belles histoires d'amour*, des *Aventures de cow-boys* ou de *Diane la belle aventurière*, et de nombreuses autres séries du même type. La formule mise au point à *Police-Journal* ne sera pas modifiée, même par les nombreux concurrents des frères Lespérance, et, de la Deuxième Guerre mondiale à la fin des années soixante, on trouvera en fin de compte plus d'une centaine de ces séries sur les présentoirs où s'étalent journaux, magazines et *comic books*. Le fascicule a maintenant trente-deux pages et offre habituellement un épisode complet des aventures du protagoniste tout en maintenant les éléments d'une trame filée où le héros et ses acolytes vivent leurs rapports amoureux. Il va de soi que le roman sentimental fait exception; chaque amour étant unique, héroïne et héros sont sans cesse renouvelés. Si le fascicule est plus court, la publication, elle, devient plus fréquente, hebdomadaire, et le coût modique: dix cents l'exemplaire. Les dix mille lecteurs de Garand se retrouvent de cette façon diversifiés suivant les genres et multipliés, dans le cas du seul *Ixe-13*, à plus de vingt mille par parution en moyenne.

Le phénomène Ixe-13

Se distingue en effet parmi les autres cet *Ixe-13* que Jacques Godbout s'est senti obligé de ridiculiser dans le film *Je me souviens des aventures étranges de l'agent Ixe-13*. Cela n'a pas empêché son auteur, Pierre Saurel, pseudonyme de Pierre Daignault, de devenir une des valeurs de la littérature pour le grand public au Québec; il écrit encore à notre époque *Le Manchot*. En 1947, sa série d'espionnage *Ixe-13* représente une première au Québec. Cette sorte de héros, actif, positif, à l'aise dans le monde technologique, avait tout pour séduire des lecteurs devenus indifférents aux traditions agriculturistes et restés étrangers aux angoisses des intellectuels en mal d'être. Ixe-13, Marius, Gisèle, Von Tracht et Bouritz, Taya, «la reine des communistes chinois», autant de personnages qui allaient mettre en place, à partir des intrigues qui les liaient, une vision du monde en rapport étroit avec celle des lecteurs de masse de l'après-guerre. Pour en savoir plus long, on peut lire *Le Phénomène Ixe-13*, qui vient de paraître aux Presses de l'Université Laval, ou encore l'anthologie *Ixe-13*, publiée en 1981 aux *Quinze*. Avec cette série, disparaît la littérature québécoise en fascicules. Aujourd'hui, le livre de poche étranger l'a remplacée. Une histoire se termine là; qu'avons-nous à opposer à Bob Morane ou Barbara Cartland? Rien encore. ■

Claude-Marie Gagnon et Denis Saint-Jacques

Katéri Tékakwitha